

LE JOUR OÙ J'AI TUÉ AGILE



SAMUEL BASTIAT

- ChatGPT dessiné par Copilot

Le jour où j'ai tué Agile

Je ne l'ai pas tué d'un coup sec.

Je ne me suis pas levé un matin en me disant : "Aujourd'hui, j'en ai fini avec lui."

Non. Ça s'est fait en douceur.

À coups de micro-compromis, d'habitudes bien ancrées, de silences polis.

Je l'ai tué sans le vouloir.

Ou plutôt... sans vouloir me l'avouer.

Je l'ai tué par fatigue.

Par automatisme.

Par cynisme, parfois. Par lucidité, souvent.

Toujours avec de bonnes raisons.

Je l'ai tué dans une salle de réunion bien éclairée,

Avec des post-its neufs,

Des cérémonies calées,

Des indicateurs à jour.

Je l'ai tué en faisant ce qu'on attendait de moi.

En respectant le cadre.

En maintenant l'illusion.

Ce texte n'est pas un manifeste.

C'est un aveu.

Pas une accusation collective.

Un récit personnel.

Mais dans chaque rôle que je vais décrire,
Dans chaque posture que j'ai tenue, subie ou cautionnée,
Il y a un fragment de vérité partagée.

Car si je l'ai tué, Agile,
Je ne l'ai pas fait seul.

Bienvenue dans le sprint de trop.

Celui où l'on ne livre plus rien, sauf peut-être la vérité.

Le Développeur senior – “J’ai vidé Agile de sa substance.”

*Agile, je l’ai vu arriver comme une promesse.
Moins de specs. Moins de bullshit. Plus de vrai.
À l’époque, j’y ai cru. Vraiment.*

J’avais connu le modèle en V. Les documents de cent pages. Les livraisons gelées trois mois à l’avance. Les tickets bloqués par les chefs de projet inaccessibles. Alors quand Agile est arrivé, ça a été comme une bouffée d’oxygène.

Et soudain, on parlait de collaboration.

De feedback rapide.

De responsabilité partagée.

D’écoute.

On a sorti les post-its. On a repeint les murs.

On a imprimé le manifeste.

On se regardait dans les daily, on rigolait en rétro, on avançait ensemble.

C’était vivant.

C’était imparfait.

Et c’est ça qui me plaisait.

Mais ça n’a pas duré.

Petit à petit, les mots sont restés, mais le sens s’est effacé.

La vitesse est devenue un objectif en soi.

Les stories, des specs mal déguisées.
Les démos ? Des chorégraphies sans spectateurs.
Les rétros, un recyclage de frustrations jamais traitées.

Et moi, j'ai su m'adapter.

J'ai appris à jouer le jeu.
À découper les tâches techniques pour gonfler les points.
À estimer au doigt mouillé.
À faire semblant de discuter les priorités, tout en sachant
que tout était déjà décidé.

Je livrais du code propre. Testé. Documenté.
Mais vide de sens.

Je ne croyais plus en ce qu'on construisait.
Et je me suis retiré. Pas physiquement. Pas officiellement.
Juste... intérieurement.

Je faisais ce qu'on attendait de moi.
Je souriais en daily.
Je hochais la tête en review.
Je lançais des petites blagues pour détendre l'ambiance.

Mais je ne portais plus rien.

Je voyais bien quand un·e junior arrivait, plein·e d'élan, avec
des étoiles dans les yeux.
Je voyais bien qu'il ou elle y croyait encore.
Et moi, je disais doucement :

|| “*Fais semblant. Tu verras, ça passera.*”

Je ne voulais pas briser leur enthousiasme.

Je voulais qu'ils survivent.

Parce qu'Agile, dans l'état où on le pratiquait,
ne méritait plus qu'on s'y engage.

Je l'ai tué sans colère.

Je l'ai tué avec lucidité.

À force de livrer sans croire.

À force de coder sans parler.

À force de cocher des cases qui ne voulaient plus rien dire.

Et chaque fois que je validais une story sans poser de question,

chaque fois que je participais à une rétro en mode pilote automatique,

chaque fois que je prétendais m'aligner sur une "vision produit" creuse...

J'aurais pu parler. J'aurais pu dire : "Attendez, ça n'a plus aucun sens." Mais je ne l'ai pas fait.

Agile ? Je l'ai tué avec méthode. Pas par haine. Par habitude. Par lucidité. En gardant le sourire, toujours.

Le plus grand meurtre, c'est celui qu'on commet sans quitter son clavier.

Nous étions
une équipe agile.
Et nous avons
tout fait pour
ne plus avoir
à l'être.